

vinces serbes du pays. Il est bon de se familiariser avec ces caractères néo-grecs qu'on ne trouve pas seulement sur les poteaux des carrefours, mais aux enseignes des boutiques et sur la carte des restaurants, ce casse-tête des voyageurs.

Nous ramassons une demi-douzaine de gosses qui se rendent à l'école, car les ravages de l'instruction obligatoire n'épargnent même pas le désert, et nous continuons à monter avec cette marmaille entassée sur les marchepieds. Ils sont maigres et malpropres, hydrocéphales et morveux. On les sent nourris par les champs de maïs jaunâtre qui de temps en temps forment au milieu de la roche nue un cercle entouré de pierres sèches, pas plus grand que la piste d'un cirque forain. Ils nous abandonnent au haut de la côte, devant un paysage inconcevable, une immense étendue de crêtes chaotiques, bouleversées par un désastre originel, et d'un noir de suie.

Nous sommes au sommet de la première montagne, à treize cents mètres d'altitude. Nous en aurons trois plus hautes à franchir pour traverser la Tsernagora, en retombant la première fois au niveau de la mer. Et coupant l'allumage, ce qui est notre sport favori dans les descentes de montagne, nous nous laissons glisser silencieusement jusqu'à Cettigné.

Cette ancienne capitale de la Tsernagora s'étale dans une plaine circulaire, au fond d'une cuvette dont les bords sont faits de collines rocailleuses. On y entre par une avenue trop large, à quatre rangées d'arbres, bordée de petites maisons sans étage qui la rendent encore plus vaste. On se rend bien compte du grand voyage que les habitants ont à faire pour se rendre chez leurs voisins d'en face. C'est sans doute pour cela qu'il n'y a personne dans les rues.

Les maisons ont la pauvreté de style, ou même l'ab-